



LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 10 DECEMBRE 1887

LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA

CONVERSATION A PROPOS DE LA PROCHAINE SESSION PROVINCIALE.—LES ÉLECTIONS CONTESTÉES, ETC.

Baptiste.—Parle-moi donc, papa.

Ladébauche.—Quoi ?

Baptiste.—Je voudrais savoir au juste si nous aurons une session à Québec. L'été dernier tu m'as fait accroire que la session aurait lieu à la fin de l'automne. Nous voici en plein hiver et pas plus de session que sur la main.

Ladébauche.—Quand je t'ai dit qu'il y aurait une session dans l'automne, c'était M. Mercier qui m'avait dit ça. Je crois bien qu'il aurait réuni les chambres s'il y avait eu moyen de moyenner. Mais il y a eu des empêchements. Le premier est la question de l'emprunt de \$3,500,000 qui n'est pas encore réglée, le deuxième, c'est que le gouvernement a sur les bras trois contestations d'élections de ses amis qui le font jongler d'une manière un peu verticale. Tu comprends, mon garçon ! Il y a les élections de MM. Boyer, Rochon et Goyette qui courent un grand risque d'être fêlées par la cour. Je dis un grand risque, je devrais m'exprimer autrement, c'est plus qu'un risque, car déjà Goyette parle de résigner.

Baptiste.—Comment Goyette, l'ennemi intime du Violon va se faire passer au smotte à son tour.

Ladébauche.—Pour celui-là, tu peux en être sûr. Il a, dit-on, offert de résigner, mais ceux qui le poursuivent ne veulent pas accepter sa résignation. Ils sont résolus à le faire disqualifier. C'est ce qui peut arriver de pire à un homme qui se mêle de politique.

Baptiste.—Quand on est disqualifié, qu'est-ce que ça fait ?

Ladébauche.—Qu'est-ce que ça fait ? Ça fait gros, mon fiston. Un homme disqualifié comme membre du parlement se trouve dans la plus vilaine box imaginable. Ça l'engourdit comme une taupe pendant sept ans. Son chien est mort pendant sept ans pour un siège en chambre et pardessus le marché, il devient incapable d'occuper aucun emploi du gouvernement.

Baptiste.—Je crois, moi, papa, que si Goyette était disqualifié, que ça lui creverait le cœur bien plus qu'à MM. Boyer et Rochon. M. Boyer est très riche et il se fiche des places du gouvernement comme de sa première chemise. M. Rochon, s'il avait le malheur d'être disqualifié, peut se rattrapper avec sa profession d'avocat à Hull.

Ladébauche.—Mais M. Goyette est cultivateur. S'il était disqualifié, il se remettrait sur sa terre et il reprendrait les mançons de la charrue.

Baptiste.—Papa, je te croyais mieux informé que ça. Tu ne sais donc pas que M. Goyette a renoncé à l'agriculture pour devenir une espèce de ministre sans portefeuille. Il y a deux mois je crois, il a fait une vente de ses animaux et il a vendu jusqu'à ses poules et son petit coq "game." Il croit que, pour être ministre, il faut renoncer à l'agriculture et devenir un rentier gros comme le bras. Il paraîtrait, d'après ce que l'on m'a dit, qu'il a la promesse de M. Mercier d'avoir le portefeuille de ministre de l'agriculture.

Ladébauche.—Et toi, mon garçon, es-tu assez Joachim pour croire que M. Mercier va faire un ministre de M. Goyette ?

Baptiste.—Bédame, c'est un ami de Goyette qui me l'a dit. Goyette a fait son apprentissage de ministre d'agriculture en appartenant à la commission des Huit Hommes chargés de régler toutes les questions des habitants. S'il n'est pas nommé, il en fera assurément une jaunisse.

Ladébauche.—Pas n'est besoin d'être bien fûté pour prédire que Mercier ne se laissera pas enmancher comme ça. Il y a deux ou trois de ses grands amis qui aspirent au portefeuille de ministre de l'agriculture. Ces amis là passeront avant Goyette qui se trouvera gros Jean comme devant. Pour revenir à ce que je disais tout à l'heure, il n'y a pas de danger que Mercier réunisse les chambres avant d'avoir réglé les trois élections de Boyer, Rochon et Goyette. S'il perdait ces trois voix, les trois ou quatre castors qui sont en chambre "kickeraient". Ils saisiraient le premier ministre au gargon et lui diraient : Ecoute, mon vieux, tu vas nous donner tout ce que nous te demandons, sinon, nous passons de l'autre côté. Tu sais parfaitement, que si nous te faisons volte-face l'autre parti grimpera au pouvoir. Mercier, qui n'est pas bête, ne voudra pas ce laisser prendre dans ce traquenard-là. Il attendra que le danger soit passé.

Baptiste.—Et puis, papa, tu m'as parlé de l'emprunt, où le gouvernement en est-il rendu maintenant ?

Ladébauche.—Il n'est pas plus avancé qu'il l'était il y a six mois. Il y a eu bien des voyages à New York, mais ça n'a abouti à rien.

Baptiste.—Pourtant les gazettes ont dit que l'emprunt avait été fait à la Banque Chimique ?

Ladébauche.—Mercier a fait de la mauvaise chimie. Son emprunt n'a jamais été un corps solide ; il est toujours resté à l'état gazeux. Pendant les élections, vois-tu, les Rouges ont voulu beurrer les habitants en leur disant qu'ils avaient emprunté de l'argent à New York à trois et demi par cent. Les Américains ne sont pas fous des gens qui offrent 3 et 3½ par 100. Ils sont habitués à prêter leurs cottes à un intérêt beaucoup plus gros. Un de mes amis qui est revenu dernièrement de New York, m'a dit que l'emprunt aurait pu être fait dans cette ville-là, si les ministres et leurs conseillers avaient eu la langue un peu moins longue. Ils ont crié sur les hustings qu'ils avaient obtenu l'argent à très bonne condition, mais ils ont été plus vite que le violon. Arrive pour toucher l'emprunt désiré ! c'est comme ça, mon garçon.

Baptiste.—Pourquoi M. Mercier reste-t-il si longtemps malade ? Il me semble qu'il est assez bien à présent pour faire un tour à son bureau.

Ladébauche.—Tu ne sais pas ce que c'est que d'être ministre. La maladie chez un ministre ne doit jamais arriver comme un cheveu sur la soupe, il faut toujours qu'elle vienne à propos. Le secret de la maladie de M. Mercier, c'est qu'il a envie de faire un voyage, n'importe où pourvu que ça recule la session et que ça lui donne le temps d'arranger son jeu. Les calculs le travaillent un peu croche, calcul du cottage à Tadousac, calcul des élections contestées, calcul de l'emprunt. Il y a de quoi engendrer la maladie. Il parle d'aller en Floride ! En voilà une couleuvre difficile à avaler. Tous les gens qui ont pour deux sous de bon sens dans le coco savent parfaitement bien que les docteurs ne recommandent les "trips" en Floride qu'aux personnes époi-

trinées. M. Mercier a les poumons solides. Je ne lui ai jamais vu cracher le sang. Du reste la Floride est un mauvais pays pour faire les calculs de la prochaine session. A sa place, je partirais pour les vieux pays et je pousserais jusqu'à Rome.

Enseigne trouvée dans un village de Champagne.

Barbié, perruquier, sirurgien, clair de la paroisse, maître de colle, maraischal, charcutier et marchand de couleure ; rase pour un sout, coupe les cheveux pour deux sous, et poudre et pomade par desus le marchai les jeunes demoiel jauliment élevé, allument lampe à lanné ou par cartier. Les gentils-hommes appraignent ossi leur langue de grand'maire de la manière la plus propre : on prant grand soins de leurs moürt, il anseigne les devoirs de bon sitoyen aux jeunes garçon, et montre les droits de l'ome au jeune fille : anseigna l'autogrophe et a épelel, il aprant à janter le plin-champ, et férer les chevo de min de mètre. Il fait et racomode ossi les bote et souyé ; anseigne le hoibois et la guinbarde ; coupe les corps et pin les anseigne de boutike ; segne et met les vessie catoire au plus bat prit. Il repace les rasoirs, purge et donne des laveman à un sout la piessé ; anseigne au logit les coutiyon et otre dance de caractaires, la friquassée, &c. Vent en gros et en détaille lais parfumeris dent toute sai bransse ; sir à décroter, arent salé, pin des pissé, brosse à froté, souricière de fille de richal et otre confiture ; racine cordialle, pome de taire, aricos blanc, socisse et étrille, biaire ruban de fille et otre comestibles.

Nota Benet Il tient ossi autel garnit ton les chien, coup les oreil des Karlins, et de ceux qui lui donneront leur pratike ; et va en ville en lui écrivant d'avance par la pauste, et en afransissant la laite.

IL N'EST PIRE SOURD...

M. GRÉVY.—Que dit-on de neuf, aujourd'hui ?

—La situation se tend de plus en plus. Votre position est absolument intenable. Il faut déguerpir.

—Vous dites ?

—Je dis que vous ne pouvez pas rester président, à cause de M. Wilson.

—Nilsson ? Est-ce qu'elle est à Paris ? C'est une cantatrice que j'aime beaucoup.

—Il ne s'agit pas de Nilsson, mais de M. Wilson, votre gendre, le mari de votre fille Alice.

—La lice et sa compagne. Ah ! la jolie fable. La Fontaine était un grand poète :

Laissez leur prendre un pied chez vous, Ils en auront bientôt pris quatre.

—Hélas ! il ne s'agit pas de fable. La réalité est cruelle. M. Wilson vous a compromis, et vous ne pouvez pas attendre qu'on l'ait fourré à Mazas.

—C'est la grande force au whist, les as... Quand j'ai deux as, je suis à peu près sûr de faire la levée.

—Tout le monde vous le conseille. Quittez un poste que vous ne pouvez plus occuper, sous peine de porter le dernier coup à votre dignité et à votre honneur.

—Ah ! si avec les as vous avez aussi les honneurs, il est évident que vous avez toutes les chances de gagner la partie.

—Alors, monsieur le président vous persistez à rester.

—S'il vous plaît ?

—Vous ne voulez pas vous retirer, alors qu'il en est temps encore ?

—Ces voitures dans le faubourg Saint-Honoré font un tel bruit, que vos paroles sont perdues pour moi.

—Pour ne pas abandonner douze cent mille francs par an, vous aimez mieux que l'on vous conspuie et que l'on vous traîne dans la fange.

—Je suis de votre avis. La voirie est mal comprise dans mon quartier. Il faut doubler les tombereaux.

—Croyez-moi, monsieur le président, c'est un ami qui vous parle. Quittez au plus tôt l'Elysée, et retirez-vous à Mont-sous-Vaudrey. Il y aura dans cet acte suprême un sentiment de haute résignation dont on vous saura gré.

—Le baromètre doit être en baisse.

—Cette question ?

—Je vais vous dire. Quand le baromètre est en baisse, je n'entends pas très bien, je deviens un peu dur d'oreille.

—C'est donc ça ?

—Oui, c'est ça. Pas autre chose, et j'aime mieux vous prévenir tout de suite pour que vous ne perdiez pas votre temps à me donner des conseils que je n'entends pas.

—(criant.) Je vous dis qu'il ne faut pas rester.

—Rester. Cette fois, j'ai entendu. C'est bien mon intention de rester, ne vous fatiguez pas, je resterai.

ALBERT MILLAUD.

LE PLUS GRAND DES AMOURS

Elle a dix ans. Des cheveux bruns tombent en lourde masse sur ses épaules ; quelques-uns voltigent sur son front enfantin, dont ils laissent voir les contours harmonieux. Sur la joue fraîche et rose, une petite fossette s'aperçoit à chaque instant, car un rien fait rire l'enfant.

Elle est habillée d'une robe de velours bleu foncé que dépasse une fine broderie, ses bas de soie sont grenat, sur de petits souliers en peau de daim s'épanouit un nœud rouge.

Assise près du foyer sur un tabouret, aux pieds de sa mère, elle joue avec le chat blanc qui fait patte de velours ; tout à coup, levant ses yeux noirs pleins d'une tendre gaieté, elle dit :

—Mère, vois-tu, quand je serai grande...

—Que feras-tu ?

—Je t'aimerai encore plus, puis...

—Puis ?

—Je serai toujours ta fille chérie...

—Certainement.

—Je sais bien ce que je veux dire, moi...

—Et tu veux dire ?...

—Que je n'aimerai jamais que toi, et mon papa... jamais, jamais !...

Elle a vingt ans. Il est minuit, tous les bruits sont éteints. Sur la haute cheminée, deux candélabres d'argent sont allumés. D'anciennes tapisseries d'Orient couvrent les portes, leurs plis s'étendent encore sur le tapis moelleux.

Des roses blanches dans une coupe de lapis envoient un parfum pénétrant. Sur une table de cristal incrusté d'argent sont amoncélés les présents offerts à la jeune mariée.

Elle, assise sur un coin du canapé de satin vert, enveloppée d'un peignoir de laine blanche à flocons de soie, appuie sa belle tête rêveuse au coussin.

Ses cheveux sont relevés en un gros nœud tordu, son visage est légèrement pâle ; le regard de la jeune femme est tendre et inquiet tout ensemble.

Une portière s'est soulevée.

—C'est lui !

Lui, ébloui de son bonheur, cloué par son ivresse même à ce coin qu'il n'ose franchir.

Mais il a rencontré un regard, le regard de ses beaux yeux noyés dans l'ombre de leurs cils et le voici près d'elle, la serrant sur son cœur.

—Bonheur ineffable, pensait-elle, rien au-dessus de toi !

Deux ans plus tard. Le soleil est déjà haut, mais dans la serre que recouvrent d'élégantes toiles, il fait frais.

Au milieu des mousses et des fleurs, entre deux palmiers, est surpendu un tout petit hamac indien brodé de plumes d'oiseaumouche, un bel enfant y est couché, il dort.

Elle, debout, regarde ce trésor, son bien ; ses doigts donnent de temps à autre une légère impulsion à la corde qui suspend la petite nacelle aérienne.

Le visage rayonnant, elle attend le réveil ; ce réveil où s'ouvriront subitement les doux yeux bleus comme s'épanouit sous un rayon la pervenche au bois ; où les petits bras tendus, le sourire à la bouche, l'enfant, en la voyant, dira : maman !

Et elle murmure :

—Tu es ma vie, enfant adoré ! l'amour que tu m'as fait connaître a pris mon être tout entier, il n'en est pas de plus fort !

On est au matin. Tout est sombre pourtant, la neige couvre le sol ; au loin déjà retentit le tambour, le clairon sonne.

Elle va et vient dans la pièce. Sa robe est de serge noire, sur sa poitrine est attaché un petit carré de drap blanc ou brille la croix rouge de Genève.

Ses cheveux bruns sont légèrement argentés vers les tempes ; elle est encore belle, plus belle que jamais peut-être sous l'impression poignante et noble qui envahit ses traits.

Elle achève un sac de soldat, elle le soulève :

—Qu'il est lourd !

Un pas rapide se fait entendre. Un jeune homme se précipite dans ses bras.

Ses cheveux châtains sont rejetés en arrière et découvrent son front d'ivoire ; ses yeux doux et fiers brillent de tendresse et de courage ; il a vingt ans. Elle l'adore, elle est encore tout pour lui.

Le clairon sonne de nouveau. Le jeune homme met le sac sur ses épaules larges et gracieuses.

Il s'approche encore d'elle, dont le regard ardent et tendre l'enveloppe tout entier :

—Mère ! mère adorée.

Il prend le fusil. Encore le clairon.

—Va, mon fils, fais ton devoir.

Leurs âmes se noient dans un dernier regard.

Il est parti.

Le plus grand des amours, c'est toi qui l'inspires à nos cœurs, toi, à qui la mère peut donner son fils, toi, Patrie !